Henriot, Emile
Jean-Louis Vaudoyer, poete

PQ
2643
A7Z7

ÉMILE HENRIOT

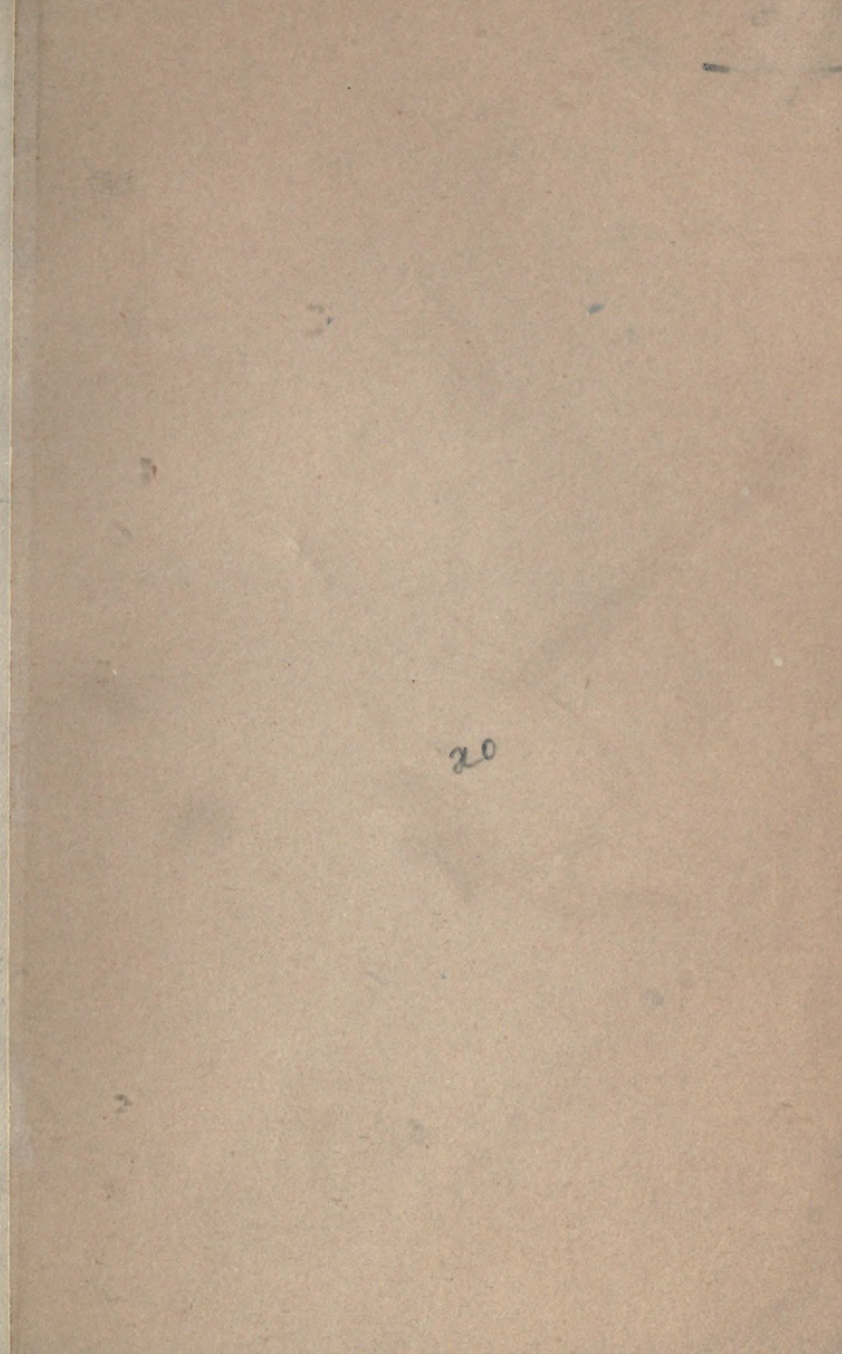
EAN-LOUIS VAUDOYER

POÈTE



EDITION DU DIVAN

MCMXIII


20

à M. Jean de Gourmont
cordialement
Émile Henriot

JEAN-LOUIS VAUDOYER

POÈTE

DU MÊME AUTEUR :

Poésie

Poèmes à Sylvie (1906) . . . . 1 plq.
Eurynice (1907) . . . . —
La Flamme et les Cendres (1909) . . . . —
XI Portraits dont un de femme (1909) . . . . . —
Petite suite italienne (1909). . . . . —
Jardins à la française (1911) . . . . —
Vignettes romantiques et Turqueries (1912). . . —
Eglogues imitées de Virgile (1912) . . . . —
Deivæ sacrum (1913) . . . . —

Roman

L'instant et le souvenir (Ouvrage couronné par l'Académie française) (1912) . . . . 1 vol.

Divers

Lettres de la Religieuse portugaise. . . . . . . 1 vol.
E. Reyer. Quarante ans de musique . . . . . . —
Léonard. Idylles et poèmes champêtres . . . . . —
Rome et la solitude . . . . —
Duclos. Histoire de Madame de Selve. . . . . . —
A quoi rêvent les jeunes gens . . . . —
Animaux de sports : Coursing et corridas (en collaboration avec M. Jacques Boulenger) . . . . . —

Pour paraitre :

La Flamme et Les Cendres, poésies.
Amitié, roman.

ÉMILE HENRIOT

JEAN-LOUIS VAUDOYER

POÈTE



EDITION DU DIVAN

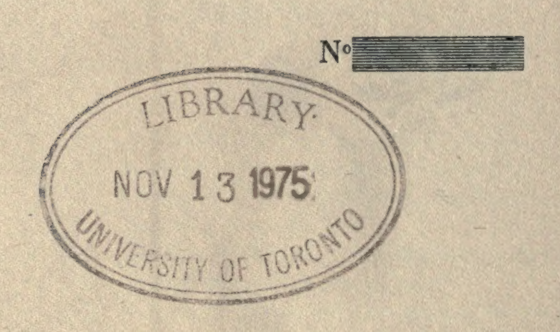
MCMXIII

PQ
2643
A727

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE VOLUME :

Dix exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder.

N° [redacted]



Il y a un écueil, que ne savent pas toujours éviter la plupart des livres de vers publiés chaque jour. C'est qu'ils donnent rarement l'impression d'un ensemble ; ils ont l'air d'avoir été formés par la réunion d'un plus ou moins grand nombre de pièces détachées, assemblées au petit bonheur d'une inspiration écourtée et diverse, sans lien entre elles, et qui pourrait être augmentée ou allégée sans qu'il y paraisse.

La plaquette n'a pas cet inconvénient. Elle est un tout, davantage ; mais son défaut est qu'elle est mince, et d'un petit souffle. La discrétion, en outre, dont elle témoigne, fait son poids moindre. Et puis arrive un temps où l'on passe l'âge des plaquettes. Il faut en venir au « volume ». Et le livre de vers, en ces jours peu propices à la poésie, joint encore cette disgrâce à beaucoup d'autres, de sentir toujours un peu le « compte d'auteur ». C'est pourquoi le bon livre de vers, et qui vaut d'être publié pour la vente, est si rare. C'est pourquoi il est agréable d'en trouver un,

sur lequel il soit nécessaire de s'arrêter, de temps à autre. C'est pourquoi celui que M. Jean-Louis Vaudoyer vient de faire paraître, sous le titre peu tapageur de *Poésies,* nous a procuré le plus beau des plaisirs littéraires ; à ce point que nous en voulons parler aujourd'hui, avec plus de loisir que ne méritent habituellement les livres de vers, pour quelques réflexions sur la poésie auxquelles il nous a tout naturellement porté, et dont il est le noble prétexte et l'excellente occasion.

I

Il est peut-être vain de présenter M. Jean-Louis Vaudoyer. Poète, romancier, essayiste, l'auteur de ces romans émus et charmants qui se nomment *La Bien-Aimée, L'Amour masqué, La Maîtresse et l'Amie* est assez représentatif, par son œuvre déjà nombreuse et par sa personne, plus que notoire, pour qu'il faille rappeler ses titres. Représentatif d'une culture, d'un état d'esprit, d'une race littéraire très de ce temps, il n'a peut-être tenu qu'à lui-même que M. Jean-Louis Vaudoyer devînt chef d'école. Mais il n'y a plus d'écoles en ce temps-ci et chacun s'accorde à le reconnaître. M. Jean-Louis Vaudoyer, sans doute est-il aussi trop nonchalant, et trop élégant, et trop raffiné — avec la part de scepticisme indolent que comporte la chose — pour accepter

de diriger et de tenir l'office d'un maître. Tout au plus s'il consentirait à être le point de ralliement le plus en vue de toute une petite troupe d'écrivains pour qui l'indépendance est, au demeurant, le plus cher des biens. Mais qu'il le veuille ou non, et qu'on l'accorde ou le conteste, M. Jean-Louis Vaudoyer vient de publier un livre de vers qui fait davantage que le classer, qui a encore ce mérite d'être sinon un manifeste, du moins un témoignage et une preuve et une étape, l'illustration et la défense tout à la fois de la vieille et grande poétique classique ; un livre qu'il nous faut élever de toutes nos forces et dresser comme le bouclier de Persée, contre les Barbares et l'*autre culture*, pour tout ce qu'il représente de notre tradition et de notre race.

Que les *Poésies* de M. Jean-Louis Vaudoyer soient une arme peut-être plus joliment damasquinée qu'assez solidement trempée — et nous ne l'accordons pas sans discussion : elle va suivre — pour servir dans cette reprise du combat des Anciens et des Modernes en qui, naguère, M. Jacques Boulenger a vu la caractéristique de ce temps, c'est une autre affaire. Mais où en est la jeune poésie, et sur qui compter de nos jours ? Parmi les meilleurs, M. Abel Bonnard, sollicité par le roman et l'essayisme, se tait depuis trois ans ; M. Léo Larguier penche au théâtre ; M. Emile Despax, en qui l'on devait avoir foi, paraît un peu s'être détourné, l'ingrat ! du service des Muses.

M. Paul Drouot, sur lequel on peut fonder la plus généreuse espérance, semble abuser de ce droit romantique qu'a le poète de ne rien dire qu'à ses heures — et le temps passe. Faut-il chercher parmi les lauréats officiels ? M. Gabriel Volland n'apporte rien ; M. Drouin, peu davantage ; M. Maurice Levaillant, M. Emile Ripert... Mais non ! — Ce n'est pas de M. François Mauriac qu'il faut attendre autre chose que le pieux cantique d'Eliacin. — Et ces charmants voltigeurs que sont MM. Francis Carco, Tristan Derême, Jean-Marc Bernard, auxquels nous accordons la plus grande créance, s'essaient encore à jouer sur de petits pipeaux.

Je vois, en face, sur l'autre pente du vallon, le faisceau des lyres désaccordées dont usent MM. Jules Romains, Duhamel, Vildrac, Arcos, et autres membres de l'ancienne Abbaye, qui remplissent des métaphysiques les plus absconses (par le vague) leurs vers volontairement défectueux. Admettons toutes les recherches : elles sont nobles. Vingt années de tâtonnements sont justifiées par la découverte d'un accent nouveau. Mais qu'il nous soit loisible, à nous, poètes classiques, de rechercher cet accent nouveau dans l'usage du vieil instrument qui a suffi, somme toute, à de bien plus illustres, depuis Ronsard jusqu'à Verlaine et Moréas et à M. Henri de Régnier, assurément le plus grand poète de ce temps ! Mais qu'il nous soit permis d'adopter,

de choisir un parti. Le nôtre est pris. C'est celui d'Emile Despax et de Léo Larguier, d'Abel Bonnard et de Jean-Louis Vaudoyer. Ils sont des classiques, des classiques vivants et pas des imitateurs, les classiques de la génération née aux alentours de 1885 ; c'est maintenant qu'ils commencent à donner leur œuvre, sur laquelle on les pourra juger. Et de tous ceux-là, par la continuité de son effort, l'abondance de ses dons, la consécration qu'il a faite de sa personne et de ses soins au service des lettres, le côté représentatif de son talent et de ses goûts, M. Jean-Louis Vaudoyer nous paraît le plus, en ce moment, mériter de voir confondre sa cause avec celle de la jeune poésie, dans ce qu'elle compte à la fois de plus traditionnel et de plus nouveau.

Sachons gré, tout d'abord, à M. Jean-Louis Vaudoyer, de ce que son livre démontre, pour commencer : à savoir quel parti un bon ouvrier (comme il est) peut tirer du vieil instrument classique, qui depuis quatre siècles a satisfait tous nos poètes, et les plus grands, de Marot à Victor Hugo ; suffisant, certes, puisqu'il ne faut que savoir en jouer pour atteindre à des effets si nouveaux et si variés.

Ce livre a d'autres mérites encore. Et le premier que j'aperçois, c'est le souci désintéressé d'être avant tout, indépendamment des formules, des discussions d'esthétiques et de la preuve

à fournir, une œuvre d'art. M. Jean-Louis Vaudoyer est un artiste ; il ne veut point être autre chose, et si d'aucuns — faut-il qu'on les nomme ? — murmurent d'une bouche dédaigneuse ce péjoratif : joueur de flûte ! M. Jean-Louis Vaudoyer ne relèvera l'insulte que pour la mettre à son chapeau, et s'en parer, comme d'une plume. Aimer les lettres, la belle prose, la poésie pour elles-mêmes, en ce temps-ci, c'est du courage n'est-ce pas ? M. Vaudoyer a celui-là. Nous l'en louons de tout notre cœur. — Et aussi bien, s'il aime l'art, et *son art*, la beauté toute nue et toute inutile, le poète l'accepte, d'où qu'elle lui vienne : classique ou romantique, latine ou nordique, sa main dans celle de Shakespeare ou de Racine, de Mozart ou de Beethoven, de Chénier ou de Henri Heine, de Hugo ou de Théocrite. C'est son droit. Voit-on pourquoi, s'il y tendait, M. Vaudoyer ferait un mauvais chef d'école ? Il a trop de goût.

La poésie de M. Jean-Louis Vaudoyer, telle qu'elle apparaît dans son livre, n'a rien de « spiritualiste ». J'entends qu'elle est bien de chez nous : c'est une Muse raffinée, mais saine ; délicate, mais bien en chair ; « poétique » certes, mais pour qui, en dépit du rêve, le monde extérieur existe, comme le veut Gautier (et ce n'est pas la dernière fois que nous citerons ce maître, au sujet de M. Vaudoyer) ; une belle créature qui est aussi bien chez elle dans son nuage que sur

terre ; rêveuse et impondérable quand il faut, mais aussi pourvue de sens, et qui s'en sert, qui jouit de la création et sait être matérielle, à son heure, et réaliste. On voudrait peut-être parfois qu'elle le soit davantage ; mais pour des êtres délicats, la délicatesse n'a pas de limites ; et si le moindre pli de rose les blesse, ils sont aussi les premiers à en percevoir le parfum, à s'enivrer de sa seule odeur. L'épigraphe que M. Vaudoyer a inscrite au fronton de son livre est beaucoup plus significative qu'on le pourrait croire : « Le Tout-Puissant a créé deux choses pour le bonheur des hommes : les femmes et les parfums. » — C'est Mahomet qui dit cela.

Le propos a, ici, une valeur plus générale que limitative. Tout est beau, de la création, pour un artiste. Il faut qu'il choisisse, c'est entendu. Et M. Vaudoyer choisit. Son instinct le porte, et son goût, vers tout ce qui est agréable et plaisant à voir, à entendre, à caresser, à respirer.

Il faut dans ce bas monde aimer beaucoup de choses,
Pour savoir, après tout ce qu'on aime le mieux

assure le mélancolique et sage Musset. M. Jean-Louis Vaudoyer sait ce qu'il aime ; il ne nous parle même que de cela, et, à se le représenter d'après son livre, qui est un miroir complaisant mais pas indiscret, l'univers semble bien parfait. Il n'y voit ni la laideur, ni la bêtise, ni l'ennui ; la misère et la pauvreté ne le touchent pas. Il résiste

à la pitié, et ne sait pas ce qu'est la douleur — des autres. Voilà ce que certains vont reprocher à M. Vaudoyer. Mais l'excès contraire est un défaut pire, et l'on a le cœur qui se soulève de dégoût rien qu'en songeant à l'attendrissement niais d'un Joséphin Soulary ou d'un Eugène Manuel. Encore une fois, c'est le droit du poète de choisir sa réalité. Celle-ci n'émeut M. Vaudoyer que si elle est belle, et c'est de quoi l'on aurait bien mauvaise grâce à lui faire grief. Il est permis de préférer en tout Fragonard à Hogarth... Il faut donc prendre son parti du parti-pris de ce poète. Il y a d'ailleurs quelque chose de communicatif dans cet amour exclusif de la beauté ; à ce compte, son livre aura peut-être une heureuse influence : il y règne un air pareil à celui qu'on respire dans les musées. Atmosphère un peu surchargée, mais émouvante.

Artiste, M. Jean-Louis Vaudoyer a voulu que son livre fût une œuvre d'art. Il l'est, par l'inspiration et par la mise en œuvre, par la matière comme par l'ordonnance.

J'ai dit tout à l'heure l'impression de l'ensemble qui s'en dégageait, l'unité du ton. C'est un mérite d'autant plus louable que les deux tiers du livre, composé de pièces écrites de 1906 à 1912, sur un espace de six ans, ont déjà été publiés, séparément, sous forme de plaquettes à tirage restreint, et sans lien entre elles. On eût pu redouter de leur réunion en un

seul volume un certain disparate. Point du tout. Le livre se tient, s'équilibre, a de l'unité. Cela vient sans doute de ce que l'auteur n'est plus un débutant, qu'il sait où il va, et ce qu'il veut, et sent ses limites. Cela vient aussi de ce qu'il connait admirablement son métier, et qu'il le connaissait déjà admirablement en 1906. Il serait difficile d'assigner une date à chacune des parties de ce recueil, en les comparant l'une à l'autre ; les plus anciennes sont d'un art aussi sûr que les plus récentes — au point qu'on ne saurait les distinguer, d'une manière exacte. C'est un mérite, pour l'œuvre d'art, d'autant plus assuré qu'elle date moins ; une chance de durée aussi.

L'unité de ces *Poésies* réside encore dans la composition heureuse du volume. C'est d'abord une suite de pièces sentimentales, des stances et des élégies, et la série des « Lettres familières » intitulée : *Suzanne et l'Italie*. Puis des pièces anecdotiques, comme les sonnets de la *Commedia* en l'honneur des personnages de la Comédie Italienne, et l'*Hommage à Théophile Gautier ;* des pièces purement décoratives, telles que ces *Allégories*, et ces *Colliers pour des Ombres*, où paraissent des visages de la mythologie et de la légende ; ces notes de voyage enfin, réunies sous le titre d'*Album*. Ainsi l'œuvre poétique se partage : sentiment et décoration ; le poète est double, tantôt élégiaque, tantôt peintre.

C'est à l'amour que l'élégiaque demanda son inspiration. N'attendez pourtant de lui ni débordants lyrismes, ni cris déchirants, ni confidences indiscrètes. M. Jean-Louis Vaudoyer est tout à fait classique, en cela aussi (1). Assurément qu'il n'a pas inventé une façon nouvelle de faire l'amour, en vers. Ce qu'il chante, c'est la beauté du corps et du visage d'une Muse un peu froide, dont le visage reste assez volontiers caché, et à laquelle il faut, pour s'échauffer, toutes les ressources de la tristesse, l'entretien d'une mélancolie intime et profonde, l'analyse de ce sentiment insurmontable de la fuite du temps. Vivent les lieux communs de la poésie amoureuse ! Ceux qui les méprisent sont presque toujours ceux qui n'ont rien à leur faire exprimer qui soit nouveau et émouvant. Les plus beaux accents sont toujours à trouver, éternellement, dès lors que l'émotion nous porte.

Celle de M. Vaudoyer est délicate et sensible, discrète aussi. La discrétion, en poésie, voue les

(1) Est-ce par la forme seule que l'on peut dire d'un écrivain : c'est un classique ? Certainement non. Ce serait limiter de façon singulière la valeur de ce compliment. Il y a encore une autre manière d'être classique, qui est une certaine attitude sentimentale : je la crois faite de réserve, de tact et de discrétion, rebelle à tout excès d'effusion lyrique et personnelle, et qui n'estime pas nécessaire de déshabiller l'âme toute entière, en d'indécentes confidences. Lamartine l'a fait le premier, depuis lequel la confession éperdue fut de mise chez nous ; — mais ce qui le sauve, c'est le souci de la généralisation, où il parvient, comme Musset, d'un si beau coup d'aile. A Dieu ne plaise que je confonde ici la

plus délicates à l'élégie, qui est une façon de parler à mi-voix, « bouche fermée » comme disent les musiciens, pour n'être entendu, deviné plutôt, que de quelques-uns, pas pressés, qui ont l'ouïe fine. Quand il met en scène son cœur, comme c'est son droit le plus incontestable de poète, le poète qui se souvient d'avoir écrit quelques-unes des plus exquises pages de psychologie fine et tendre qui soient, dans *La Bien Aimée*, use d'un mode extrêmement réservé et modéré. Il nuance son sentiment, plutôt qu'il ne l'analyse ; il n'a rien du moraliste ni du médecin ; il indique, il touche à peine la matière même de son tourment ou de son plaisir. Il émeut, certes, par le ton, par la façon dont il sait contenir ses pleurs qu'il faut deviner dans ses yeux plus qu'on ne les voit couler sur son visage ; et il y a quelque chose de touchant dans ces muets aveux, ces chagrins, ces plaintes à peine murmurées. Je sens pourtant dans ces élégies, ces stances, peut-être un peu plus d'émotion sensuelle que de véritable et pure tendresse. S'il faut citer des noms, c'est plus à Ronsard, à Baudelaire et à Gautier qu'à Verlaine que fait songer M. Vaudoyer. Jamais chez

poésie de confession et la poésie d'analyse, si je puis dire, où Sainte-Beuve, Baudelaire et Charles Guérin atteignirent à une vérité si cruelle et si forte — et j'aurais probablement tort, pour ma part, d'en médire. Mais il existe entre ces deux façons de se mettre le cœur à nu, toute la différence qu'il y a de l'exhibitionniste et du patient qui s'offre au spéculum du chirurgien : l'un ne recherche que le scandale, et l'autre que la vérité. Vérité générale, à tirer d'un cas très particulier, ce qui en tous points est la grande idée classique.

lui l'émotion et le sentiment ne se séparent d'un certain décor : il leur faut un fond. Le poète excelle à le brosser, d'une touche juste, adroite, légère, et sur ce fond de nuit, d'étoffes, de nuages, dans l'atmosphère ainsi créée, il indique un bras replié, un col nu, un sein jeune et pur. On entend dans l'ombre un sanglot. Est-ce lui même ou son héroïne, ou le rossignol ? On ne sait. Et c'est tout. Et l'on en veut un peu de cet éloignement, de ce recul, à celui qui a tenu à ne nous montrer que cela de lui-même. Et si l'on est par trop déçu, on fera ce reproche à M. Vaudoyer que le décorateur, l'artiste, le peintre, l'emportent trop souvent chez lui sur l'homme, sur l'être sensible, sur l'amant. On lui dira que, l'atmosphère et le décor enlevés, il paraît gêné dans l'analyse ; qu'il manque de nerf et de vigueur dans la poursuite de la vérité du cœur ; qu'on voudrait peut-être parfois moins de mesure et de retenue et davantage de cette cruauté, de ce goût du sang qui font des poésies de Sainte-Beuve, par exemple, ou de M. de Porto-Riche, des œuvres si intenses, si cruelles, si nourries de vérité, — ce qui d'ailleurs chez ces deux analystes, ne va pas quelquefois sans être au détriment de la poésie, et de la poésie pure. Mais est-ce que Racine et Musset, et tout près de nous, le grand Charles Guérin n'ont pas su joindre à la plus profonde pénétration la richesse d'images et l'accent poétique les plus abondands ?

Toutefois, certaines pièces, chez M. Vaudoyer, montrent bien qu'il est capable d'aller plus au fond de lui-même, pour en tirer des accents souvent poignants et pathétiques. Je n'en veux pour preuves que quelques vers de la partie de son recueil intitulée *Amorosa* ; et telles stances exquises, qui sollicitent si fortement le souvenir, de *Clélia*, de l'*Exhortation*, de la *Présence imaginaire* :

Nous nous aimons. Je veux le croire. Je le dis,
Et dans l'ombre qui m'environne,
Devant votre fantôme émouvant et précis,
Je vous appelle et je vous nomme...

Mais surtout, je retiendrai de la partie sentimentale de ces *Poésies*, une pièce assez longue et sans titre; qui commence de la sorte :

C'est encor vous ce soir, vous la seule et la reine,

et où le poète évoque le souvenir d'une jeune fille qu'il aima. Il y brûle une flamme ardente, que le temps n'a pas pu éteindre ; c'est dans un ton un peu sourd, un magnifique morceau, d'un lyrisme voilé, aux résonnances profondes, et qui comptera certainement quelque jour dans les anthologies du sentiment :

C'est encor vous, c'est toujours vous. Le temps peut prendre
Le jour après le jour, le mois après le mois
Et l'an peut succomber sous son fardeau de cendre :
Je garde un pur trésor qu'on ne me prendra pas...

... Ma mémoire prend soin de veiller sur la vôtre...

... Je garde ma blessure entière avec ivresse ;
Je m'en nourris, je m'en délecte, fièrement,
Elle est tout à la fois, pour moi. votre caresse,
Votre mépris, hélas ! mon bien et mon tourment...

... Il faut que je t'évoque encor, visage obscur.
Ah ! reviens, je t'appelle.
Quel que soit le bonheur de mon destin futur
Je te reste fidèle.

Je dis ne plus t'aimer, parfois, et je le crois :
Ton souvenir me quitte.
Mais il suffit d'un son qui ressemble à ta voix
Pour qu'elle ressuscite...

Mais quels que soient la force et le mérite de tels accents, et de bien d'autres de cet ordre et de cette veine que l'on peut trouver dans le livre de M. Jean-Louis Vaudoyer, il est un autre aspect de son talent souple et varié qu'il faut noter. J'ai dit que ce poète est un décorateur. C'est plutôt un *imagier* qu'il faudrait écrire, un créateur d'images. Jusque dans ses essais de pure notation des mouvements de l'âme, Jean-Louis Vaudoyer reste un artiste. Et c'est peut-être là un danger ou tout au moins une gêne pour le psychologue averti et minutieux qui est en lui. L'accessoire le détourne, le souci de peindre ou d'orner l'arrête à tout instant dans sa poursuite de la vérité. L'artiste l'habille, il la peint de couleurs charmantes, il la couvre de colliers étincelants et de bijoux rares : je tiens que c'est aller contre sa raison profonde — qui est d'être nue.

Mais M. Jean-Louis Vaudoyer a ceci de son maître Théophile Gautier, que jamais sa pensée n'épouse le tour le plus net : il l'enguirlande, il la fait image et par la naturelle inclination de son esprit et de son goût, il pense en images. De là chez lui l'abondance de l'allusion, la fréquence de l'allégorie. L'amour est toujours à ses yeux le fils de Vénus ; l'oubli, un fleuve ; il ne voit pas de raisins qu'il n'évoque aussitôt Bacchus ; et Flore, Pomone et Apollon ne sont point pour lui des entités mornes. Il les voit, il vit dans leur compagnie, et du premier coup d'œil il les discerne et les reconnaît, familier. Les anciens mythes reprennent avec lui leur valeur vraie et sensible à la fois, et cet humaniste, à force d'amour, insuffle la vie à ces dieux froids, que le sang paraissait avoir quittés depuis si longtemps. Ce peuple de déesses et de héros qui remplit son livre fournit à M. Jean-Louis Vaudoyer les plus beaux prétextes à descriptions. Les livres, la musique, les tableaux, les médailles, les statues qu'il aime sont autant de souvenirs vivants qui viennent enrichir encore la matière opulente de sa poésie.

Faut-il construire en quelques vers un paysage, fixer un décor, styliser une impression « artiste », le jeu d'un reflet, la nuance d'une eau ou d'un ciel, la cassure d'une étoffe, préciser d'un mot telle ville où il a passé, tel parfum qu'il a respiré, telle fleur qu'il a surprise défaillir soudain, là M. Jean-Louis Vaudoyer est à son aise, là il est

heureux. Il joue alors avec la couleur comme un peintre, avec la ligne comme un architecte, avec le poinçon comme un orfèvre. Ce n'est plus cette folie du pouce dont parlait le sculpteur Préault — c'est la folie de la plume, et je soupçonne volontiers M. Jean-Louis Vaudoyer de se tromper parfois et d'écrire avec un pinceau.

Ce n'est pas par hasard que j'ai prononcé le mot humaniste. Vaudoyer en est un. Et il l'est moins à la façon d'un Rabelais ou d'un Erasme, chez qui le souci de l'idée domine, que de ces artistes de la Renaissance Italienne, ingénieux et raffinés, pour lesquels l'amour de la forme, c'est tout. Il y a du Bellini dans Jean-Louis Vaudoyer, et du Jean de Bologne, qui ne connait pas de frontières à la grâce et à l'élégance. Il y a du Bernin aussi : car Jean-Louis Vaudoyer, en délicat et en raffiné, ne craint pas d'aller tout de suite au plus délicat et au plus raffiné. Comme un chanteur vocalise, il dessine des arabesques. Il aime la ligne pure, certes — mais il la préfère ornée, surchargée, sinueuse, entrelacée, contournée en volutes, amincie en oves, rompue d'incidentes. C'est la grâce du Bernin, le charme du style baroque et de la rocaille. On peut préférer au Bernin, Michel-Ange — ce sera Hugo — et la sobre architecture ionique — ce sera Chénier — à celle du Gesu, à Rome. Mais aura-t-on le courage de reprocher à un artiste d'aimer trop son art, et de le sentir à ce point qu'il en est éperdu et va

jusqu'à ses plus extrêmes hardiesses, à ses suprêmes limites ?

II

Cette limite existe : si on la dépasse, c'est un danger, car elle touche au précieux. On n'a pas à craindre de M. Vaudoyer qu'il la franchisse. Il est un virtuose certes, mais un virtuose de sang-froid et que son divertissement n'enivre pas au point de lui faire oublier la mesure. Je vois la sauvegarde de M. Jean-Louis Vaudoyer dans son habileté même.

J'ai tâché de montrer la richesse de sa palette, la matière abondante et imagée dont il compose sa poésie : ce sont là ses *dons*. Mais le don n'est pas tout en art, et les pires barbares sont ceux qui en sont, le plus souvent, les mieux pourvus. Ce qui distingue des barbares les classiques, c'est qu'ils ont su davantage mettre en œuvre ces dons, les utiliser, les ordonner. Immortel, incessant triomphe de l'intelligence sur le désordre, et de la raison sur l'instinct ! — Il faut saluer en M. Vaudoyer un classique — quoiqu'il en ait ! car je le vois sourire à ce mot et je suis sûr qu'il songe à ces « riches bannières » romantiques dont M. Maurice Barrès, tout classique qu'il est, ne peut ni ne veut

se défaire — et il faut l'en féliciter. C'est être classique que connaître son métier, que composer, qu'introduire l'ordre, la clarté, la mesure dans les créations de l'esprit. C'est être classique que faire œuvre d'art, et pouvoir, ce faisant, se rattacher à des maîtres, et par eux, rejoindre la tradition, et la continuer. Aucun, parmi les poètes de la nouvelle génération — il y en a de plus *doués*, au point de vue de l'inspiration, de l'éloquence, du lyrisme — aucun ne possède un métier plus sûr, une maîtrise plus parfaite que M. Jean-Louis Vaudoyer. Et je ne parle pas seulement de la composition, encore que ce poète sache à merveille ordonner l'ensemble d'une suite, le morceau, la strophe même, et faire décrire à chacune de ses poésies, longue ou brève, ode, élégie ou sonnet, cette *courbe* qui est l'expression la plus sensible de son mouvement. Il sait *faire* les vers ; et « faire des vers » est un métier, non pas un don ; c'est un métier comme faire de la dentelle, ou souffler le verre, ou construire un pont. Un métier qui s'apprend, qui est difficile, qui est infiniment souple et variable, qu'il faut connaître et dont on ne peut pas se passer, quoi qu'en disent ceux qui n'en ont jamais rien su. Ce métier s'apprend non pas dans les traités de versification, mais par la lecture et la fréquentation des poètes, l'étude des règles et des lois du vers, la culture de ce sens particulier et subtil qui est le rythme, — le rhythme. Ronsard, Hugo, Théo-

phile Gautier ont eu au plus haut degré ce sens du rhythme. Après M. Henri de Régnier, nous tenons M. Jean-Louis Vaudoyer pour le meilleur technicien de ce temps.

Et ceci nous conduit à la question, tranchée sans aucun doute depuis longtemps, du vers libre, qui fut une erreur, dans son principe même. Le vers libre n'a jamais eu de rythme qui lui fût personnel. Il a toujours emprunté sa musique au vers classique, en le décomposant et en le coupant. Tous les éléments du vers libre se retrouvent dans le vers classique — et il n'en est pas un qui lui appartienne en propre. Quand il n'est pas, strictement, le vers ou le fragment du vers régulier de tel ou tel nombre, il perd toute mesure et toute forme, il devient amorphe, et n'a plus de sens mélodique que pour celui qui l'a écrit.

Mais de l'essai du « vers libre tenté » comme disait Verlaine, le vieil alexandrin a su profiter. Déjà la technique romantique l'avait réveillé de l'engourdissement dodécasyllabique où il sommeillait depuis la mort de Jean Racine. La réforme qu'avait commencée 1830, 1885 l'a poursuivie, achevée. Secoué, remué, bousculé, assoupli, libéré de sa norme égale et devenue insuffisante, on peut le reconnaître maintenant, il a trouvé une vigueur, une vitalité nouvelles. Qu'a-t-il fallu pour cela ? Il a suffi que l'on substituât à une césure fixe, une césure mobile et qui, se déplaçant, coupe, rompt, modère, modifie la musique

du vers, y joue le rôle des dièzes, des bémols, et des bécarres dans la musique, le nuance d'une infinie variété d'accents, le plie à une expression plus juste et plus intimement liée aux sentiments et aux images. Unique désormais par son mètre, l'alexandrin est multiple par son rythme. Il peut tout dire et tout formuler, il est l'instrument parfait, orgue et flûte, hautbois ou clairon.

M. Jean-Louis Vaudoyer sait l'employer pour la composition des concerts les plus harmonieux et les plus variés. Pris isolément, chez cet élégiaque, le vers se déroule à la fois comme le chant d'un violon ou la souplesse d'une écharpe. Rarement, M. Vaudoyer le découpe avec énergie; peu de vers-médailles dans son livre : ce n'est pas l'effet qu'il recherche. Il préfère à la frappe brutale, les détours imprévus et charmants de l'arabesque, le mouvement nonchalant ou preste d'un dessin sinueux qui sait toujours faire la boucle et se dénoue comme un ruban.

Mais le vers, pris en lui-même, n'est pas tout, si musical et nombreux soit-il. La strophe aussi a son rythme, composé, selon des formes plus ou moins fixes, par le retour des différents nombres de chacun des vers qui la composent. La strophe isométrique de quatre vers est la plus courante. C'est celle des *Stances à Parthénice*, de Racine, de la *Belle Vieille*, de Maynard, de *Ruth et Booz*, de Victor Hugo. M. Vaudoyer en use communément avec habileté, et on en a vu des

exemples. Pour les autres formes de strophe, les plus fréquentes sont formées de vers de douze et de huit pieds (ou douze et six alternés) : 12+8+12+8; 12+6+12+6; de quatrains à base d'alexandrins avec clausules variables de trois, six, huit pieds : 12+12+12+3; 12+12+12+6; 12+12+12+8; la clausule pouvant ne pas tenir la place du dernier vers. L'alternance égale de ces diverses coupes produite par le va et vient harmonieux de ces doubles rythmes ou la chute de ces clausules, un balancement plein de mesure, et qui convient bien à certains mouvements passionnés ou héroïques, d'un accent qu'il faut entremêler et varier pour le soutenir.

Il serait vain d'énumérer toutes les formes que peut épouser la strophe. Elles sont innombrables (1). Mais ici pour les choisir et les approprier à l'émotion et au sujet traité, il n'est point d'autre loi que celle de l'oreille et du goût. Chez M. Jean-Louis Vaudoyer, un instinct très sûr le guide et le conduit. Il sait à merveille la forme qui convient ainsi que le ton, à telle ou telle poésie. Il mêle ces formes, il les intervertit et les allie avec liberté mais toujours avec le plus fidèle respect et la plus délicate entente du rythme. Parfois même il

(1) Un professeur, M. Ph. Martinon a consacré à la strophe une belle et curieuse *Etude critique et historique sur les formes de la poésie lyrique en France depuis la Renaissance*. Nous y renvoyons les personnes que ces questions de technique poétique intéressent. (Champion, édit. 1912).

en compose et en invente de nouvelles, si toutefois les poètes de la Pléïade nous ont laissé quelque filon encore inexploré dans ce genre de trouvailles. Voyez par exemple la belle pièce, d'un mouvement si remarquable et si noble, que M. Vaudoyer intitule la *Rivale*. C'est une poésie qui procède par strophes de cinq vers (quintil) dont voici le dessin numérique : 12+8+12+6+12 et un exemple :

... Je me disais, plaçant les roses sur la stèle
Où se dressait ce beau corps nu :
Bientôt je reverrai ma bien aimée ; a-t-elle,
Délicate et mortelle
Cette splendeur dans l'absolu ?

« A-t-elle ces bras blancs, cette gorge divine
Où le soleil prend ses leçons ?
A-t-elle ces grands yeux profonds où l'on devine
La turquoise marine
Dans l'émeraude des gazons...

Ce n'est rien d'autre que la strophe symétrique habituelle formée d'alexandrins et d'octosyllabes alternés, que le poète a rendue dissymétrique par une très légère modification, qui suffit à changer tout le dessin rythmique trop prévu du 12+8+12+8 etc. Toute la musique, tout le rebondissement de la strophe dont nous citons un modèle vient de l'adjonction, entre le 2e alexandrin et l'octosyllabe final, d'un petit vers de six pieds, qui rompt la symétrie, et par la répétition de la rime précédente, comme un écho, fait rebondir la strophe sur elle-même.

Voici un autre exemple, plus subtil encore et plus parfait, de cette variété d'invention rythmique. C'est dans l'*Hommage à Théophile Gautier*, une pièce nommée *Rosalinde*, dont voici le premier quintil :

Elle entre, et l'on ne sait s'il ne faut dire : « Il entre... »
Théodore, est-ce lui ?
Mais non : c'est Rosalinde et Madelaine aussi !
« C'est *comme il vous plaira* ! » dit-elle, ou dit-il, entre
Rosette et son bel ami.

Il y a dans la succession des strophes qui composent cette belle pièce, dont les rimes masculines reposent toutes sur le même son, une musique, une diversité de rythme, à mon sens, étonnantes, et d'une subtilité rare, à la fois boiteux et élancé qu'il est, par son mélange d'alexandrins suivis deux fois par deux clausules inégales, la première de six, la seconde de sept. Voyez comme la strophe s'élance en partant sur son premier dodécasyllabe, puis retombe sur le petit vers qui le suit, repart à nouveau sur le double et parallèle appareil de deux alexandrins pleins et nourris, pour retomber encore, l'aile cassée dirait-on, sur le nombre incertain et sautillant d'un vers de sept pieds...

Voici encore une autre strophe, à qui M. Vaudoyer confie le soin de célébrer Venise. C'est, à parler comme un dictionnaire, le parfait modèle du quatrain dissymétrique à un vers court :

8+8+7+8. Goûtez la légèreté, la nuance charmante et imperceptible de cette musique :

Ce coquillage du Lido
Dont l'émail a l'éclat de l'ambre
    Ressuscite dans la chambre
Un fragile et charmant écho...

Je l'ai rapporté de Venise
Avec des perles en collier
    Sa conque est comme un gosier
Où le vent marin s'éternise...

Autre modèle de quintil dissymétrique :

Sous un arceau, dans un bocage, froide et pure,
        Une source dort.
L'été ne l'atteint pas. Jamais un rayon d'or
N'y vient heurter, sur le métal de son armure
    Un trait qui s'émousse et se tord.

Je multiplierais à l'infini ces beaux exemples d'adresse et d'habileté techniques. Au gré de sa fantaisie, d'une oreille sûre, M. Jean-Louis Vaudoyer croise, coupe, manie, brise ses rythmes, en tire une musique imprévue, mais sensible, à laquelle il joint par un choix varié de rimes, un nouvel accent coloré. Il les emploie toutes, tantôt riches et étincelantes comme des pierreries ; tantôt assourdies jusqu'à l'assonance ; tantôt répétées comme par quelque incessant écho ; tantôt, lorsqu'il faut laisser au rythme et au dessin musical toute leur importance, nulles et éteintes.

Sans doute, quelle que classique soit-elle par l'inspiration et la tendance, cette technique

moderne paraîtrait bien libre et hardie à un Théophile Gautier, à un Théodore de Banville, autre impeccable. Parfois des pluriels riment ensemble ; parfois la césure coupe un mot par le milieu, voire tombe sur une muette (j'en ai trouvé un exemple). Quoique l'art de M. Vaudoyer soit extrêmement soigneux, en général, et soucieux de ne point se permettre des licences un peu paresseuses et dont le défaut est qu'elles sont trop commodes, on peut relever chez lui quelques négligences, qui, si elles ne me paraissent pas condamnables, pour ma part, peuvent assurément passer auprès d'un juge plus sévère, pour l'effet d'une coupable nonchalance. Il me paraît toutefois juste de faire remarquer que le défaut contraire est souvent bien moins agréable : chez Leconte de l'Isle, l'impeccabilité avoisine souvent la sécheresse.

Mais puisqu'il est ici question d'un artiste qui ne veut pas connaître la difficulté et s'en joue quand il la rencontre, avec une déconcertante facilité, ne manquons pas de lui signaler quelques erreurs, bien vénielles d'ailleurs, et qu'il doit connaître, tout le premier : une certaine mollesse, parfois, dans l'expression, et quelque tendance à dire en trois vers ce qu'il pourrait écrire en deux, s'il serrait davantage sa pensée. C'est l'emploi fréquent du rejet qui vaut à M. Vaudoyer cette petite imperfection : quand il n'est pas assez ramassé sur lui-même, son vers

déborde, indolent, et la nécessité de la rime l'oblige à quelque remplissage.

De là certaines images un peu molles, un peu lâches, et qui ont besoin de trois ou quatre vers pour se parfaire. Défaut anodin, et que pallie mainte heureuse trouvaille. Mais ce manque de sévérité envers soi-même, ce contentement un peu trop rapide, étonnent chez ce poète si strict, si averti de la beauté des ouvrages les plus ciselés et les plus conformes aux règles. Cette soumission aux règles lui fait rechercher d'ordinaire avec le plus de plaisir possible un des genres les plus rigoureux de la poésie : le sonnet. Jean-Louis Vaudoyer y excelle. Il sait le préparer, le développer, l'arrondir, le pousser jusqu'à la chute finale, toujours gracieuse, toujours ingénieuse, souvent forte et bien accentuée. Voyez ceux de la *Commedia*, où revivent, dans une marqueterie précieuse, les personnages charmants et le décor de la comédie italienne ; ceux des *Colliers pour des ombres*, décoratifs comme des fresques. Fidèle à son goût de la règle, M. Vaudoyer a réussi cette gageure d'écrire une ode, une vraie ode, en vers de huit pieds, à la façon de Lebrun-Pindare ; une ode très belle, ma foi, et d'un lyrisme soutenu, à la gloire d'*Apollon triomphant*. C'estun joli tour de force, et bien propre à prouver que ce n'est point l'observation des règles strictes qui peut gêner un poète; ne serait-ce pas justement la pierre de touche, le point

précis où l'on distingue le vrai poète de l'amateur ou du révolté ? Les difficultés matérielles ne sauraient en aucune manière arrêter celui que les Muses inspirent.

*
* *

C'est un très beau livre que les poésies de M. Jean-Louis Vaudoyer : un livre délicieux, qui sent la fleur et le fruit et qui a la couleur du ciel, de l'eau, du nuage — un livre de poète enfin. Je l'ai dit, l'ai-je démontré ? Peut-être n'y trouvera-t-on pas beaucoup d' « humanité », si beaucoup d'humanisme, pas beaucoup de frissons nouveaux, d'accents inédits. Mais la poésie ne saurait-elle s'en passer ? En est-il par ailleurs dans les sonnets de José Maria de Hérédia ? Et les *Trophées* sont-ils moins pour cela un des plus durables monuments de la poésie française ? Les poésies de M. Jean-Louis Vaudoyer méritent une palme analogue et décernée par la même Muse. Elles honorent celui qui les a composées, d'un cœur et d'un zèle également sans calcul ; elles honorent aussi les lettres de ce temps, et nous les voulons tenir pour un des premiers fleurons dont s'adornera la couronne future de la jeune génération qui fait aujourd'hui les premiers pas de sa maturité. Et

c'est en outre un sûr témoignage de goût, d'amour pur et désintéressé des lettres, vertus, hélas ! en ces temps de moins en moins communes, que d'écrire des vers, de beaux vers, raffinés, harmonieux, sensibles ; c'est au milieu des soucis de l'heure, un bel exemple d'élégance et de noblesse : « le plaisir toujours nouveau et délicieux d'une occupation inutile », qui porte en soi sa récompense et son loyer.



NIORT - IMP. NOUVELLE - G. CLOUZOT

20.1.76

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2643
A7Z7

Henriot, Emile
Jean-Louis Vaudoyer, poet